DÉCALAGES CULTURELS

Gabriel: l'oralité en classe

Publié le : 17/08/2026 - 11:24

Transcription :

Quand vous parlez devant les autres, est-ce que vous les regardez dans les yeux ? Notre aisance à l'oral, notre manière de communiquer, tout cela, cela peut aussi être culturel. Écoutez le témoignage de Gabriel. Il est brésilien et doctorant en droit à l'Université Paris Cité.

Alors désormais, je suis doctorant, mais je suis arrivé en France pour faire mon master. Et l'une des choses qui m'a surpris dans mon premier exposé, ici, en France, c'était que les étudiants avaient lu pendant l'exposé. Ce n'est pas du tout intéressant parce qu'on sent que la personne a fait ça juste pour avoir une belle note, et pas vraiment parce qu'elle a un but de

communiquer. D'habitude, on ne lit pas, par exemple. Le but, c'est plutôt de transmettre qu'on a compris le sujet et d'être compris par notre interlocuteur. Et la même chose pour le professeur. Et ça, ce n'est pas seulement une chose qu'on voit avec les étudiants. Les professeurs arrivaient en classe avec leur cours, mais tout à l'écrit, ce n'est pas très bien vu au Brésil. Si un prof lit, c'est parce que, au Brésil, on a l'impression qu'il n'est pas sûr de ce qu'il dit. Je n'ai jamais vu des profs qui arrivaient en cours avec des feuilles de papier et allaient les lire. Et ça, en France, je l'ai eu. Ça donne un peu une idée qu'il n'est pas prêt pour donner, à donner son cours.

Philippe Pierre, vous êtes docteur en sociologie, spécialiste de l'interculturel. Vous enseignez aussi le management interculturel dans plusieurs universités, plusieurs écoles à travers le monde. Là, ce qu'on entend dans le témoignage de Gabriel, c'est son étonnement face à une manière de faire qui n'est pas

du tout la sienne. Ce qu'il a appris au Brésil, à savoir, en France, qu'on soit étudiant ou enseignant, on a tendance à écrire ce qu'on va dire en fait, et ensuite à le lire, tout simplement. Et ça le choque parce que, pour lui, c'est presque l'idée qu'on ne va pas vouloir transmettre véritablement nos connaissances.

Oui, le témoignage de Gabriel est intéressant parce qu'il pose la question, notamment de la crédibilité du professeur par rapport à ses étudiants. Et ce qu'il faut remarquer, on pourrait le dire à Gabriel, c'est que les situations sont différentes aussi en France selon les disciplines. C'est-à-dire que moi j'observe des différences entre les écoles de commerce, la manière de faire dans les écoles d'ingénieurs, dans les amphis de droit. Et, je dirais à Gabriel que dans certains pays, ce que je constate, c'est que quand je rentre dans un amphithéâtre, j'ai personne qui me regarde. Alors ça, d'un point de vue culturel, c'est très difficile, parce que, moi, petit, on m'a appris à croiser le regard et mes

parents m'ont toujours dit : « Philippe, on te parle ! » Alors, du coup, je levais les yeux, puis après ils pouvaient me dire : « Ne sois pas insolent. » Alors, du coup, je baissais le regard. Et ça, c'est tout à fait intéressant par rapport au témoignage de Gabriel. Parce que lui, en fait, il veut croiser le regard du professeur, c'est naturel pour lui. Dans d'autres pays, c'est pas le cas. Et moi, mes étudiants, par exemple, quand je, j'ai dirigé à Dauphine un master de management interculturel avec Jean-François Chanlat, j'avais certains étudiants originaires de certains pays qui ne croisaient pas le regard alors qu'ils avaient 45-50 ans.

De quel pays, par exemple ?

Je pense à des pays de l'Est, certains pays de l'Est. Je pense aussi à des collègues d'Afrique sub-saharienne.

Et dans quel contexte est-ce qu'ils ne soutenaient pas votre regard ?

Eh bien, particulièrement quand il s'agissait d'entendre de ma part des éléments sur l'évaluation de leur travail. Peut-être aussi que, du point de vue de mon statut ou de mon âge, il y avait un rapport asymétrique qui était entretenu peut-être depuis l'éducation qui faisait qu'on n'était pas à égalité dans la relation. Et, aujourd'hui, dans nos sociétés, on peut voir des personnes qui écartent cette question de l'âge ou du statut, ou des cheveux blancs, et ils vont en quelque sorte aplatir la structure hiérarchique apparente. Les choses changent. Moi, dans certaines situations, quand les étudiants veulent poser ou comprendre ma crédibilité, mes étudiants tapent mon nom sur Internet. Ça pose souci. On peut être quelqu'un d'intéressant et absolument pas connu, ou simplement d'une petite partie, en fait, de spécialistes, et on peut être au contraire fortement relayé dans les médias et ne pas porter une parole

d'intérêt. On ne faisait pas ça en amphi de droit ou à Sciences Po quand j'étais étudiant. On n'avait pas ces possibilités de saisir le parcours des professeurs, on attendait qu'il nous le raconte et c'était formidable aussi. Et j'ai même certains pays, c'est quand même incroyable, dans lesquels on va m'écouter en vidéo pendant le cours. Je pense à certains pays en Asie ou au Canada.

Pendant votre propre cours, on va regarder sur l'ordinateur des vidéos où vous parlez ?

Exactement.

Et donc là, le système d'attentes, parce que, pour moi, l'interculturel, c'est décoder, décrypter des systèmes d'attentes. Le système d'attentes de Gabriel, c'est d'avoir un professeur à l'aise qui donne le sentiment de bien maîtriser les choses et qui ne lit pas. Dans d'autres pays, c'est pas la même chose. Ils vont m'accorder du

crédit si j'existe sur la toile. Ils vont m'écouter s'ils ont le sentiment en fait que je peux leur apporter quelque chose pour le futur. J'ai... j'utilise la notion de renversement de la présomption de compétence. C'est-à-dire que les professeurs doivent prouver à leurs étudiants qu'ils savent, et assez tôt, assez vite.

Et ça, vous pensez que c'est aussi quelque chose qui est plus générationnel que culturel, cette idée qu'aujourd'hui on doit faire ses preuves en tant qu'enseignant ?

C'est plus large encore que les générations, je pense. C'est l'effet des technologies au quotidien sur nos modalités de transmission d'information.

Dans ce que partage Gabriel, il y a quand même la question du rapport à l'oral, à l'oralité, à la communication. Est-ce que, en France, on est connus pour être particulièrement mauvais à l'oral, mauvais

dans la communication ?

Non. Non, non, non, je ne crois pas qu'on soit mauvais. Je pense même que... on peut être reconnus comme des gens qui pratiquent l'art oratoire, qui ont une certaine aisance à l'oral et puis qui vont être dans le sens du détail et qui vont d'ailleurs structurer leur raisonnement autour de thèse, antithèse, synthèse. Alors là, on peut y voir un élément de structuration culturelle intéressant. C'est le conseil peut-être que je pourrais me permettre de donner à Gabriel. Il y a des professeurs qui lisent parce qu'ils souhaitent être extrêmement précis et qu'ils souhaitent apporter un appareillage conceptuel pour ensuite ouvrir la porte à la discussion. Il faut savoir que les premiers instants sont des instants où on doit suspendre notre jugement, ne pas juger trop vite.